263

ODE

SUR LA CONVALESCENCE DU ROY.

Par M. LE GUALES.

SORTEZ, mon timide Génie,
De votre ſombre obſcurité ;
Sur les aîles de l'Harmonie
Volez aux pieds de la Santé.
Conduit par la Reconnoiſſance,
Allez, avec toute la France,
Lui dreſſer un Autel nouveau :
Cette Déeſſe bien-faiſante,
Malgré la Parque menaçante,
Arrache LOUIS au tombeau.

2

Le Ciel toujours bon, toujours juſte,
Rend ce Monarque à l'Univers,
Plus reſpectable, plus auguſte
Après les maux qu'il a ſoufferts.
Quoique ſa bonté, ſon courage
Eût déja gagné le ſuffrage
Du Français & de l'Ennemi,
Sa gloire n'étoit pas entiere.
S'il n'eſt au bout de la carriere
Un Roi n'eſt connu qu'à demi.

A ton approche, Heure fatale,
Des Rois la ſuprême grandeur
Au dernier rang devient égale;
L'homme eſt ſeul & n'a que ſon cœur.
Sous le bras levé de la Parque
L'humble Sujet, le grand Monarque
Sont deux mortels & rien de plus;
Alors l'éclat de la Couronne
Ne laiſſe voir de la perſonne
Que les vices ou les vertus.

Il paroît ce jour ſi terrible....
Déja d'un Roi victorieux
La Majeſté n'eſt plus viſible;
LOUIS ſeul reſte ſous nos yeux.

Français, ſon ame à votre vûë
Oſe ſe montrer toute nuë,
Sans aucun éclat étranger;
Oubliez qu'il eſt votre Maître;
Voyez s'il eſt digne de l'être;
Il vous permet de le juger.

SOUFFRIR, c'eſt le triſte apanage,
C'eſt le ſort de l'humanité.
Souffrir beaucoup, c'eſt le partage,
C'eſt le prix de la Royauté.
Pour déploier la violence
De leur homicide puiſſance,
On diroit que les plus grands maux,
Dédaignant une ame vulgaire,
Dans les Dieux même de la Terre
Cherchent de plus dignes rivaux.

LOUIS éprouve leur atteinte,
Mais, dans les plus vives douleurs,
D'une foible & honteuſe plainte,
Il ſçait réprimer les clameurs.
Tout l'afflige & rien ne le trouble;
Le péril croît, le mal redouble
Sans l'accabler & ſans l'aigrir:
Que le monde entier le contemple;

Jamais un plus illuſtre exemple
Ne peut apprendre à mieux ſouffrir.

Si tant de Guerriers, ſans allarmes
Bravent la mort dans le combat;
C'eſt que la mort, parmi les armes,
Se dérobe aux yeux du Soldat.
Sur un lit, dans la ſolitude,
Celui qui ſans inquiétude
La voit, & l'attend ſans effroi;
Voilà le Héros que j'admire....
Heureux Français, nous pouvons dire
Que ce Héros eſt notre Roi!

Il touche aux rives du Cocyte;
Il ſent ſon Trône s'écrouler;
Sceptre, Couronne, tout le quitte;
Il quitte tout ſans s'ébranler:
La France aux pieds d'un ſi bon Maître,
Qu'elle voit prêt à diſparoître,
L'embraſſe & veut le retenir:
Sans doute LOUIS la regrette;
Mais ſa douleur toujours muette
Refuſe à la France un ſoûpir.

SILENCE d'une ame ſublime ;
Que nous t'avons mal imité !
Nos cœurs nous auroient fait un crime
D'une ſi mâle fermeté.
Pouvions-nous par trop de triſteſſe
Répondre à la vive tendreſſe,
Aux ſoins d'un Prince généreux ?
Si LOUIS veut regner encore
Sur tout un Peuple qui l'adore,
Ce n'eſt que pour le rendre heureux.

ET vous, la moitié de ſon ame,
Auguſte EPOUSE, Enfans chéris,
Un Pere, un Epoux vous reclame,
Volez au ſecours de LOUIS ;*
Volez dans ſes bras, & j'augure
Que la tendreſſe & la nature
Pourront le rappeller au jour.
Tromperez-vous mon eſperance ?
Non : ſa prompte convaleſcence
Semble un miracle de l'Amour.

Le Roi étant à l'extrêmité demanda la Reine, Monſeigneur le
phin, & Meſdames. A leur approche de Mets le Roi commença
mieux porter.

6

HATEZ-vous, lente Renommée,
Raſſurez un Peuple éperdu;
Dites à la France allarmée
Qu'à ſes vœux LOUIS eſt rendu;
Tel qu'un pere qui fait naufrage,
Ses triſtes Enfans, du rivage
Regardent & pleurent ſa mort:
Le Ciel touché le leur renvoye;
Qui pourroit exprimer leur joie,
En le voyant rentrer au port?

IMAGE foible & peu fidelle
De nos tranſports, de nos frayeurs!
Tout notre amour, tout notre zéle
N'eſt bien tracé que dans nos cœurs.
Nous adorons le Diadême,
Et LOUIS ſur nous par lui-même
Vient d'acquérir de nouveaux droits:
Nous aurions perdu plus qu'un pere,
Si le Ciel, d'un trait de colere
Eût frappé le meilleur des Rois.

IL renaît, France glorieuſe,
Sors avec lui du monument;
Pour toi la nuit la plus affreuſe
Devient le jour le plus charmant:

Tu perdois LOUIS, il reſpire,
Tu retournes ſous ſon Empire,
Vante ton bonheur, tu le peux:
Ton vaſte ſein s'offre à ma vûë....
J'en ai parcouru l'étenduë,
Je n'y vois pas un malheureux.

NE regrette pas la Victoire
Qui fuit, prête à te couronner;
Le Sort te laiſſe aſſez de gloire,
Grand Roi, tu peux lui pardonner.
D'un Ennemi que rien ne touche,
Malgré ſon courage farouche,
Tu fus, tu vas être vainqueur:
Parmi les lauriers de Bellone,
Que la Paix joigne à ta Couronne
L'Olive plus chere à ton cœur.

DEJA ſur les bords de la Seine
On goûte l'eſpoir le plus doux;
On ſçait que ton cœur t'y rameine
Et doit t'arrêter parmi nous.
Tu viens d'une cruelle abſence
Nous conſoler par ta préſence;

Ta bonté t'en fait un devoir :
Nous ſerons, après tant d'allarmes,
Trop payés de toutes nos larmes
Par le plaiſir de te revoir.

FIN.

Lû & approuvé, ce 22. Octobre 1744. CREBILLON.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris ce 22. Octobre 1744.
MARVILLE.

A Paris, chez BORDELET, rue S. Jacques, vis-à-vis les Jéſuites, à Saint Ignace.